

[A la rédaction du Conteur vaudois]

Autor(en): **S.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 43

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sursée, le 11 septembre 1864.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,

Je vous avais promis que, si mon *voyage en Suisse* me fournissait quelque chose d'intéressant, je tâcherais de trouver un moment propice pour en faire un petit article à l'adresse des abonnés du *Conteur*. Excusez si je ne vous envoie qu'aujourd'hui quelques idées notées sur mon carnet, il y a déjà quinze jours.

Je veux vous parler d'un petit entretien que nous avons eu en poste, dès Tourtemagne à Viège, et dont tout l'honneur revient certainement à notre co-voyageur, à robe noire, gros et gras personnage, à la figure réjouie, fine et bienveillante. C'est, je crois, un chanoine; il est bibliophile, bibliomane et bibliothécaire d'une grande bibliothèque d'Allemagne. Il est à la recherche de quelques vieux et rares bouquins qui doivent compléter la science des anciens, entr'autres de la géométrie céleste de Laplace. Les idées, disait-il, ne sont pas si nombreuses et les ouvrages nouveaux n'en contiennent guère de nouvelles: les auteurs font un peu des idées comme les cuisiniers font des pommes de terre que chacun arrange à sa façon; c'est peu flatteur pour les écrivains. Jetant ensuite un coup d'œil sur un magnifique champ de maïs. Ah, dit-il, voici qui me fait plaisir. J'espère qu'on commencera à cultiver plus en grand cette plante productive, saine et substantielle et qu'elle remplacera pour une bonne part les pommes de terre qui sont bien moins nutritives et rendent l'homme mou et pesant. J'ai, dit-il, planté la *polenta* dans mon jardin et elle a fort bien réussi. J'ai goûté la moëlle de sa tige, elle est si douce qu'on en pourrait sûrement retirer du sucre, peut-être autant que de la canne à sucre elle-même: c'est une idée, un essai à faire. — Il faut avoir vu les grandes plantations de maïs du Valais, des Grisons, de St-Gall, pour juger de l'importance que pourrait avoir pour la Suisse ce nouveau genre d'industrie.

Et puis la Prusse va prendre goût aux annexions, lui dis-je pour avoir son opinion sur la politique du jour. Ah! dit-il, ceci n'est pas nouveau: la Prusse n'a pas un pouce de terrain qu'elle n'ait volé; — c'était bien un peu l'opinion du poète Andrieux quand il disait en parlant du grand Frédéric: on respecte un moulin, on vole une province.

J'ai assisté dimanche à l'installation du monument de Winkelried à Sempach; je tâcherai de vous en dire quelques mots pour votre prochain numéro. S. B.

Le revers de la médaille.

(Voir numéro du 20 août du *Conteur vaudois*, l'article intitulé: *Tout pour l'homme et rien pour la femme*).

Comment attaquer un tel sujet?... il est si épineux, il exige de si grands développements, il touche à cette partie de l'humanité qui est si susceptible, et entraîne à des révélations tellement dangereuses que nous trem-

blons d'avance en pensant aux rigueurs auxquelles nous sommes exposé.

Cependant, armons-nous de courage, mettons nos gants, prenons une plume de cygne et faisons nos efforts pour observer toutes les règles de la modération et de l'indulgence.

O femmes!!.... c'est inutile, je n'ose continuer... O femmes! vous n'êtes certainement pas des anges; voilà mon premier et incontestable argument. Vous en avez les contours gracieux, les formes arrondies, quelquefois les traits, jamais les blanches ailes.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul »

C'est après cette divine parole que tu sortis du néant, femme, et qu'une malheureuse pomme fit tous nos malheurs.

L'homme porte encore dans la proéminence du larynx une marque de la répugnance qu'il éprouva à avaler le fruit présenté par la main féminine.

Les premiers frais occasionnés par notre toilette, par nos vêtements, sont dûs à Eve; il semble qu'à travers les âges cette malheureuse pressentait déjà la crinoline, cet empiètement de la femme sur l'espace, ce costume bizarre qui nécessitera bientôt, pour chaque maison, une porte cochère, qui applatit comme des anchois, dans les wagons, les pauvres fils d'Adam et qui consomme une telle quantité de métal, que les journaux nous parlent déjà de canons de papier.

Ce dévergondage de la toilette, ces touffes de rubans, ces massifs de fleurs, ces bosquets dans la garniture du chapeau, ces bracelets, ces parfumeries, tout ce luxe inouï où s'engloutissent tant d'écus, engendre la coquetterie, la coquetterie engendre les soupçons, les soupçons mènent à la guerre et la guerre aux crises de nerfs.

Avez-vous avec votre épouse une explication un peu vive? un mot appelle son équivalent, un reproche en éveille mille et vous vous fâchez tout à fait. Bientôt la scène change; madame se laisse choir mollement dans un fauteuil, exécute avec talent quelques mouvements nerveux, rendus encore plus intéressants par ses cheveux ondulés qui retombent le long de ses joues pâles, où perlent deux grosses larmes. Elle est en proie à une poétique douleur.

La crise augmente; vous restez impassible; elle continue et vous vous laissez attendrir et provoquez une douce réconciliation.

La crise a réussi.

Le Sébastopol du cœur de l'homme a cédé, la femme en a pris note et des très-prochaines hostilités on peut déjà prévoir le dénouement.

C'est ce qu'on appelle *laisser prendre un pli*.

Voilà, pauvres maris, le terrible joug sous lequel les liens du mariage vous font passer. Cependant, pour rendre l'épreuve moins amère, pour l'éviter, peut-être, je vous dirai: Soyez soumis, adorez votre femme, prévenez ses désirs, mais gardez-vous bien, dans vos promenades, de lui vanter telle jeune dame que vous